

Le *Bunker* se proposait d'exposer les œuvres de 28 artistes européens – un par État membre. Ce postulat avait, dès son annonce, suscité des remous : pourquoi placer des pays berceaux historiques des arts et de la pensée comme l'Italie, l'Allemagne – et évidemment la France – au même niveau de représentativité que les nouveaux-venus type Roumanie, Estonie ? Malgré sa perte de vitesse sur les plans économiques et diplomatiques, notre pays aimait toujours se rêver un rôle de leader culturel (ambition qu'il contestait par ailleurs aux USA) : ravi que le tiers-monde s'entichât de francophilie plutôt que de *fast-food*, mais peu soucieux d'accueillir l'altérité au sein de son élite. Ce débat un peu rance avait secoué les pages *Culture*, hypocritement dans *Le Monde* et *Libé*, plus ouvertement dans *Le Figaro* ou *Valeurs Actuelles* : prises de bec illustrant une construction européenne moins philanthropique que prévue, prônant la libre circulation des capitaux bien plus que l'échange des idées. Les commissaires d'exposition n'avaient pas cédé, conservant l'arbitraire de cette représentativité « bêtement équitable », par idéalisme européen... et aussi un peu pour emmerder tout ce petit monde, murmurait-on ici ou là.

La salle dédiée aux conférences était pleine comme un œuf : « 200 privilégiés » avait-on lu, la foule des grands jours à l'échelle du microcosme *arty*. Ce nombre était évidemment démultiplié par la présence de quelques stars, personnalités plurielles exhibant tant de

brillantes facettes que le complexe, aussi vaste soit-il, atteignait ses limites sous l'assaut de si importants ego. Je me suis posté en retrait, à distance raisonnable du théâtre des opérations ; assez impliqué pour rendre compte de l'événement (il y avait un article à écrire) sans m'y mouiller tout à fait. Les révérences et collusions tournaient à plein régime, manège incessant de *wannabe* papillonnant autour des mécènes : artistes en développement ou chroniqueurs parasites (les deux allant souvent de pair), préférant se dire *touche-à-tout multimédia* plutôt qu'avouer qu'ils n'avaient réussi dans rien. Tous plus ou moins performeurs, trop occupés à « faire de leur vie une œuvre d'art » pour avoir le temps de figoler un ouvrage digne de ce nom. J'appartenais moi aussi à ce milieu des sans-grades : l'écriture ne nourrissait pas son homme... mais un reste de fierté (allié à une timidité maladive) m'empêchait de participer au cirage de pompes général. Je me cantonnais à une posture de ricanement maussade – blogueur prenant tout à la blague – pour observer, avec un recul entomologiste, les grouillements de cette caste d'insectes rares gagnant sans doute à être connue... mais trop snob et sophistiquée pour mes pauvres capacités.

Le visionnaire à l'origine du *Bunker* avait vu large, rêvé un événement qui aurait couvert tout l'éventail des champs d'action culturelle – un *art total* où chaque discipline se serait nourrie des autres avec un bel esprit de partage. Dans les faits, on avait simplement invité, en

plus des plasticiens, des DJs électro (puisque les instruments organiques avaient mauvaise presse) acoquinés à des vocalistes spécialisés dans le *spoken-word* (puisque le chant était considéré comme *has been*). Mais ces factions de la néo-branchitude ne communiquaient guère, les passages musicaux ou déclamés ne faisant office que d'interludes (sur une petite scène à l'écart) entre deux discussions théoriques sur les concepts à l'œuvre dans les installations. Quant à la poésie, invitée en complément de programme, elle ne pouvait se contenter d'être lue ou récitée, mais devait devenir *performative*, dépoussiérer la forme pour moderniser le fond. Je contemplais tout ceci en prenant des notes acerbes. L'ambiance de *sous-FIAC* (avec partenariat *Fnac*) donnait l'impression d'un trop-plein de fric... et l'envie de tout mettre à sac.

Mon aspect vestimentaire, pas assez soigné pour paraître *faussement négligé*, jurait au milieu de ce beau linge. Les hommes, bohèmes trop propres sur eux pour être honnêtes, avaient des sourires de traders sous leurs déguisements clochards célestes. La gent féminine n'était pas en reste : chez les jeunes, ce n'étaient que pimbêches *artyficielles*, filles en string ficelle amou-rachées de créatifs à la mode. Quant aux vieilles gloires, elles capitalisaient sur l'esprit à défaut de pouvoir encore miser sur le corps – entre pose et ménopause, Sophie Calle du pauvre ou Catherine Millet en mieux. La dichotomie était flagrante entre les unes, modelées

par des pygmaliions (qui ne se privaient pas d'y puiser la sève nécessaire à leur art) et les autres, obligées de se mettre en scène pour rester en selle, snobant les nouvelles venues. Entre jeune pousse papier glacé ou vieille gousse un peu garce, pas d'entre-deux : la femme de 30-40 ans, mère, active, n'était pas représentée. Ou alors, elle avait eu un empêchement et posé un lapin...

C'était précisément mon cas : celle qui devait m'accompagner à cette petite sauterie n'était jamais arrivée ; et j'avais dû me résoudre, la mort dans l'âme, à entamer seul la soirée. Elle avait pourtant prévenu : « problème de transport... ça ira quand même... » Laisse son nom à l'entrée. On m'a fait comprendre que ce ne serait plus possible passé une certaine heure, pour raison de sécurité. Au bout de quelques mètres dans le complexe souterrain, mon téléphone antédiluvien ne captait déjà plus. Le dernier message, à 16 h 59, annonçait pourtant : « j'y suis presque ! » Fébrile et inquiet, je l'ai guettée dans le flux de retardataires, qui a fini par se tarir. J'ai bataillé pour tenir mon rang et le sien au sein du carré VIP – 20 % critiques, 30 % artistes, 60 % parasites (pas d'erreur : certaines catégories se recoupent) – luttant pour assurer places numérotées, flûtes de champagne et accès privilégié aux œuvres. Peine perdue : l'inauguration a finalement démarré sans elle et j'ai dû consentir à laisser son siège (le dernier libre dans la salle). Puisqu'elle n'était pas arrivée à temps et que les portes s'étaient refermées sur moi, il fallait faire contre

mauvaise fortune bon cœur, se concentrer sur les brillantes théories exposées. Las, malgré le décor flambant neuf, les discours arboraient une forme canonique, dissertations interminables ponctuées de clins d'œil pour initiés et bruyantes adresses aux mécènes (Arnault, Pinault, Bergé, *Fondation Cartier*), loin du happening-high-tech censé incarner le *nec plus ultra*. La frustration du rendez-vous manqué me faisait broyer du noir : le début des festivités – conférence de presse, performances, lectures – coïncidait pour moi avec celui des hostilités... et je n'ai pas été si étonné que cela (même plutôt ravi) quand la catastrophe est survenue.